

Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*. Paris, PUF, 2000, 180 p. (« Quadrige »). Et: *Le site et le paysage*. Paris, PUF, 2002, 194 p. (« Quadrige »).

Gérard Chouquer

---



**Electronic version**

URL: <https://journals.openedition.org/etudesrurales/129>

DOI: 10.4000/etudesrurales.129

ISSN: 1777-537X

**Publisher**

Éditions de l'EHESS

**Printed version**

Date of publication: 1 January 2002

**Electronic reference**

Gérard Chouquer, "Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*. Paris, PUF, 2000, 180 p. (« Quadrige »). Et: *Le site et le paysage*. Paris, PUF, 2002, 194 p. (« Quadrige »)", *Études rurales* [Online], 163-164 | 2002, Online since 25 June 2003, connection on 06 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/129> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.129>

---

This text was automatically generated on 6 September 2021.

© Tous droits réservés

---

Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*. Paris, PUF, 2000, 180 p. (« Quadrige »). Et: *Le site et le paysage*. Paris, PUF, 2002, 194 p. (« Quadrige »).

Gérard Chouquer

---

*L'invention du paysage*

Cet essai, dont la parution date de 1989, vient d'être réédité avec une préface substantielle qui permet à l'auteur d'approfondir son propos.

Anne Cauquelin suggère que le paysage serait un équivalent construit de la nature, cette dernière ne pouvant être perçue qu'à travers son tableau. Toutefois le paysage est une série de constructions où chaque forme contient en elle les images « pliées » de formes plus anciennes. Déplier les plis, ce serait critiquer l'idée allant de soi que le paysage est identique à la nature. Le paysage naît avec la perspective, ou plus exactement avec les nouvelles structures de la perception qu'introduit la perspective. Les sociétés antiques n'ont pas de paysage mais une nature économe et pourvoyeuse. Le jardin des Grecs ou des Romains dessine un des plis de la mémoire du paysage, mais il est en deçà du paysage, toujours modèle de nature. Paradoxalement, c'est à Byzance où on dédaigne la représentation des éléments naturels du paysage que se trouve la condition de sa possibilité. C'est un des plis les mieux cachés de l'histoire du paysage. Parce que, chez les Latins, le jardin est un morceau arraché à la nature, de même espèce ou essence, il ne peut y avoir de paysage ; tandis que Byzance, en inventant l'icône, en opposition à l'image qui représente (*eidolon*), renouvelle le statut de l'image et crée la possibilité du paysage. Celui-ci sera l'icône de la Nature.

Il faut alors déplier les implicites que renferme le paysage. Le paysage ne peut exister tant que nous sommes comblés par une présence sans délai. Dans le paysage c'est la perspective qui remplit la fonction rhétorique de transport de l'artificiel sur le naturel, et qui rend les objets visibles dans l'espace. Donc c'est une invention historique datée

qui tient lieu de fondation pour la réalité sensible, mais nous ne sommes pas conscients des artifices de notre perception. Le sentiment de satisfaction qu'on éprouve devant un paysage est la forme implicite qui attend son « remplissement », son accomplissement. Et c'est dans la panne et l'absence d'histoire, dans une déconvenue en quelque sorte, que le tableau devient possible (p. 93). Il y a panne, par exemple, lorsque nous supposons que la nature a été gâchée, avilie, contaminée par les hommes (p. 109). Pour qu'il y ait paysage, il faut que soient réalisées deux figures de l'artificialité. La première est le cadrage, au moyen de la fenêtre par laquelle on voit le paysage. La seconde est un jeu de transports avec les quatre éléments constitutifs de la nature : eau, feu, terre (sable), ciel. Les figures de transport sont nécessaires pour faire exister le paysage, c'est-à-dire pour passer de l'arbre à la forêt, de l'étang à l'océan, d'un tas de pierres à la ruine. Pour ce passage des formes aux contenus, nous utilisons la fable, la légende, le conte, la *doxa*. Nous utilisons aussi les figures de la rhétorique, comme la métaphore.

Aussi le caractère implicite du paysage vient du sentiment de sa perfection. Et cette perfection est atteinte lorsque nous pensons qu'il n'y a aucune médiation entre la nature et la forme dans laquelle on la perçoit, c'est-à-dire lorsque sont effacées les figures de l'artifice. L'étonnement vient de ce que nous puissions avoir un tel sentiment devant des assemblages aussi peu naturels mais construits.

Avec la transformation des repères due à l'explosion de l'espace interplanétaire, la notion de paysage entre inévitablement en crise. Non pas à cause des dégradations que l'homme fait subir au sol, au climat, à la faune et à la flore, mais parce que le système formel sur lequel repose la construction de la notion de paysage s'effondre devant la découverte des espaces infinis. Avec cette nouvelle forme de nature, plus d'analogie possible, comme c'était le cas entre la nature terrestre et le paysage. Sauf à inventer des paysages de seconde nature.

Cette réflexion nous conduit à penser que nous ne vivons pas une nouvelle « renaissance » mais un « retour », de post-antériorité, le retour à un système d'inscription symbolique proche de celui du Moyen Âge ou de Byzance. Pourquoi ? Parce que nous ne posons plus la mesure de l'étendue comme a priori, mais déduisons l'espace des lois et de leurs propriétés hiérarchiques, comme au Moyen Âge on représentait les personnages en fonction de leur importance hiérarchique et non de leur emplacement dans l'espace.

### ***Le site et le paysage***

Au départ de ce nouvel essai se trouve la question suivante : comment se fait-il que, sur le web, on soit allé chercher le mot « site », au point que celui-ci en vienne à signifier à la fois le réel, lorsqu'il est employé en géographie, et le virtuel, lorsqu'il est employé en téléinformatique ? L'hypothèse de l'auteur est qu'il y a là naturalisation de la technique et que cette opération a pour but de rendre plus facile le passage d'un espace à l'autre. L'espace est ainsi placé au cœur de la réflexion, avec l'aide de ces opérateurs qu'Anne Cauquelin affectionne et qui étaient déjà présents dans son essai sur l'invention du paysage : l'artificialité, le lien.

Dans une première partie, Anne Cauquelin examine le vocabulaire et les notions en usage dans le monde d'Internet, et qui en constituent l'armature logique : réseau, virtuel, rhizome (comme métaphore des liaisons non hiérarchiques), déterritorialisation, interaction, navigation, immersion, etc. Dans la seconde, l'auteur propose une analogie avec l'espace : sur le web, comme dans l'espace « réel », l'interprétation suppose l'existence de deux types d'espace, un espace géométrique et

un lieu-enveloppe ou lieu propre. Le web ne fait que réinventer l'espace selon des processus qui trouvent des parallèles dans l'histoire des idées, et qui tournent toujours autour des espaces du réel, du possible et du virtuel. Anne Cauquelin constate que ces deux types d'espace en produisent toujours un troisième, hybride, que l'on nomme « site ». Le site serait un espace du troisième type, un espace inventé, comme le paysage lui aussi l'avait été, un lien entre l'espace abstrait et le lieu propre. De ce fait il appartient à la fois au régime de la réalité et à celui de la virtualité.

Partant de l'idée que le retour en force du paysage dans la conscience collective s'explique par le fait que le paysage virtuel est un danger de dématérialisation ou de « dé-corporéisation », Anne Cauquelin s'interroge sur les rapports existant entre les paysages réels et les cartes du territoire. Celles-ci comblent le hiatus entre le territoire traditionnel et l'espace des communications numériques. Et pour réaliser ce vœu, les deux modalités sont anciennes : voir et nommer. La carte n'est pas du domaine de la représentation d'un espace visible, mais bien de la cognition, c'est-à-dire de la figuration d'une aide à l'action, au projet stratégique (conquérir, se déplacer, fiscaliser, etc.). Il faut alors la naturaliser pour la rendre acceptable, la figurer ou la « paysager ». Il n'en va pas autrement des hypercartes actuelles qui doivent être naturalisées (le « site » web) pour acclimater un espace qui, autrement, serait irréprésentable. Cette demande de naturel cache une angoisse « qui touche aux fondements de la croyance à la réalité du monde. Ce qui est réclamé, en fait, c'est la fiabilité de ce monde, sa consistance, que l'existence de mondes virtuels vient ébranler » (p. 100).

On rejoint là une des idées fortes de l'essai. L'espace du virtuel renvoie plus au tableau qu'à la géographie. Parce que l'un, le tableau, cartographie des territoires incertains, tandis que l'autre, la géographie, viserait toujours à figer et à fixer des situations, des états, de façon durable. Ce qui permet de revenir sur l'idée habituelle selon laquelle « la carte n'est pas le territoire ». Pour l'auteur, le territoire est autant un artefact que la carte.

À la dualité entre *topos* (le lieu en lui-même) et *chôra* (l'espace ou le lieu qualifié, nommé, prédiqué) que propose Augustin Berque et à la logique de trajection que leur articulation suppose pour produire la réalité, Anne Cauquelin préfère donc considérer que l'espace géométrique et le lieu propre produisent un espace de troisième type, virtuel, qui a pris successivement pour nom paysage, carte, et aujourd'hui site web.

\*

En reliant les deux beaux livres dont il vient d'être question, on peut exprimer une opposition qui installe un débat particulièrement intéressant.

Anne Cauquelin réagit contre l'identification de l'environnement et du paysage, la réduction du paysage à un esthétisme inutile devant la pluralité des aménagements et autres politiques publiques. Pour elle, l'écologie ou l'assainissement ne sont possibles qu'à l'intérieur d'une certaine idée de paysage. Voilà pourquoi il lui paraît essentiel de préciser que le paysage est bien une « invention », et que cette invention est aujourd'hui requise avec force pour repenser la planète en tant qu'éco-socio-système. Pour Augustin Berque, en revanche, le maître mot est écoumène. En géographe qu'il est, il peut, tout à fait, « dénoncer l'erreur épaisse de la réduction naturalisante », tout en prenant ses distances avec « les circonvolutions de la parole sur elle-même »<sup>1</sup>. Il fait alors du paysage un motif écouménal, une des formes de la prédication du monde par les sociétés, un motif (au sens de Leibniz qui distinguait entre un motif intentionnel et une cause passive et mécanique). Mais pour que ce prédicat puisse être exprimé, il fallait bien que le monde fût là, dans sa topicité, quand des sociétés cultivées se mirent

à le percevoir en tant que paysage. Le paysage est donc une « découverte » et non pas une « invention »<sup>2</sup>.

L'intérêt de cette opposition est de rappeler un des enjeux actuels du débat autour de l'écoumène, de l'environnement, et du paysage. Anne Cauquelin a raison d'évoquer la tendance au fixisme de l'ancienne géographie. La carte fige. Mais plus globalement encore, c'est le défaut d'une articulation entre histoire et géographie qui pose le plus sérieux des problèmes. Comment dépasser la contradiction tant que le géographe n'a pas de dynamique, et tant que l'historien des sociétés n'a qu'un rapport consumériste avec l'environnement qu'il étudie (l'exploitation des ressources du milieu). C'est d'ailleurs ici que les possibilités de la cartographie interactive sont susceptibles de nous permettre de diversifier un peu des modalités habituelles du compte rendu -- récit issu du mythe, tableau ou modèle fixe -- en réintroduisant les formes dans toute leur dynamique.

Mais, contre le propos d'Anne Cauquelin, le gonflement tout à fait artificiel de la notion de paysage, et des intentions qu'on met derrière ce mot, en regard de son assez modeste pouvoir d'amélioration du monde réel, ne pose pas moins de problèmes. Défendre une position uniquement constructiviste ouvre le risque d'une confiscation des intentions par ceux qui savent ou prétendent savoir, d'une fuite dans des élaborations de représentations qui évitent justement de soulever la question des liens, ou la posent sur un terrain où elle est inefficace concrètement. Or les logiques du sujet sont toujours bien là, même s'il faut aujourd'hui apprendre à les lire à travers les cosmogrammes ou imbroglios<sup>3</sup> que la société du risque nous propose<sup>4</sup>. Puisque Anne Cauquelin parle elle-même d'assainissement, je peux me permettre cette image : certes on a raison, sur le terrain de la logique, de dire qu'une eau polluée peut néanmoins faire un beau paysage, mais la question est de savoir à quoi sert cette forme de déclaration et le risque de confusion qu'elle entraîne ? Et surtout, comment pourrions-nous installer l'assainissement et l'écologie à l'intérieur d'une idée de paysage (*Invention*, p. 4), si des paysagistes avaient ces idées-là ?

La pensée d'Anne Cauquelin nous rend plus difficile, à sa façon, la réalisation d'une histoire de la relation à la nature et à l'environnement. Car, à la lire, nous ne pourrions guère, pour étudier les formes de l'écoumène passées ou présentes, qu'inventer un tableau par un transport rhétorique qui revient à essentialiser (« Cet arbre, c'est toute la forêt, mais aussi toute la Provence »), puis à lui donner un semblant de dynamique par le recours à un autre artifice, mythe, fable ou légende. Bref, coincés entre Modèle et Récit, nous n'aurions d'autre possibilité que de produire une représentation artificielle, de troisième type, des réalités de la nature.

La thèse des représentations, autonomes ou de troisième type, est contredite à tout instant par les interactions incessantes qui s'opèrent entre questions ontologiques et questions épistémologiques. Lorsque nous observons des hybrides physico-sociaux, de plus en plus nombreux dans les paysages, coélaborés dans le temps et inscrits dans le sol, pouvons-nous encore nous satisfaire de représentations qui supposent, par le fait qu'elles dissocient, que la « nature » soit désespérément fixe tandis que les apparences seraient des élaborations sans cesse changeantes ? La redéfinition en cours du collectif « paysage », à l'aide des nouveaux objets créés par l'écologie du paysage, la biogéographie, la morphologie dynamique ou la géoarchéologie, pour prendre des exemples de disciplines actuellement productrices, suggère que cette organisation même soit réévaluée. La thèse n'est valable qu'avec une géographie déterministe et fixiste.

---

## NOTES

- 1.. A. Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin, 2000, p. 7.
- 2.. *Ibid.*, p. 159.
- 3.. B. Latour, « Cosmopolitiques, quels chantiers ? », *Cosmopolitiques. Cahiers théoriques pour l'écologie politique* 1. Paris, Éd. de l'aube/Cosmopolitiques, 2002 : 15-26.
- 4.. U. Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris, Aubier, 2001 (« Alto »).